

La Migritude comme Errance Identitaire et Littéraire dans *Je suis née au Harem* de Regina Egbeme Choga

Esther E. Obi (PhD) and Chime Judith Ekpereka

Department of French, Nasarawa State University, Keffi.

Corresponding author: estherobi71@gmail.com

Resume

La migritude est devenue un sujet d'étude bien intéressant pour les romanciers et romancières africains depuis le commencement de la littérature africaine. C'est Jacques Chevrier qui a formulé ce concept et il veut dire simplement l'acte d'immigrer à l'étranger par les noirs. Cette étude essaie de regarder la migration comme une errance d'identité et aussi l'errance de la littérature à travers l'œuvre romanesque autobiographique de Regina Choga. Cet article examine donc la question de l'écriture du voyage de deux points de vue. Le premier met l'accent sur ce que nous appelons « errance identitaire » et le deuxième s'articule autour de « l'errance de l'imaginaire littéraire ». Pour chacun des aspects, nous avons procédé à un repérage de certains éléments thématico-narratifs pour mettre en lumière le concept de l'errance dans le roman de Regina Egbeme Choga. L'errance identitaire, notamment à travers le personnage de la mère de la narratrice protagoniste mais également l'errance de l'imaginaire littéraire à travers certains procédés du récit sont discutés.

Mots-clés : Migritude, Errance, Littéraire, Identitaire, Imaginaire.

Abstract

Migritude studies have become an interesting discourse among African literary writers and diaspora writers from the commencement of African literature. Jacques Chevrier made the coinage of the concept of migritude which means the act of migration by the blacks. The article examines the question of 'travel writing' from two perspectives. The first focuses on what is called 'wandering identity' and the second on 'wandering literary imagination'. For each of the aspects, thematic and narrative elements were identified to highlight the concept of wandering identity in Regina Choga's *Je suis née au Harem*. Wandering identity through the character narrator's mother and the wandering of literary imagination through the plot of the novel were discussed.

Keywords: Migritude, Literary, Identity, Imaginary, Wandering.

Introduction

Le discours critique selon Liambou (2016) a largement été préoccupé par la thématique de l'engagement littéraire en termes de contestation de l'ordre colonial ou postcolonial. Pourtant dit-il cet espace littéraire, à travers le mouvement de la Négritude a dès les origines mis en avant les problématiques des voyages et des échanges culturels. Mais grâce à l'ampleur du phénomène de l'immigration dans les anciennes puissances coloniales européennes, cette dimension, très souvent ignorée dans le discours critique a cependant

été récemment mise en avant. La notion de "migritude" nécessite une prise en compte de la dimension sociale du discours littéraire. Elle s'inspire de l'importance grandissante, dans l'espace littéraire de langue française, des œuvres portant sur les immigrations contemporaines ainsi que les problèmes d'insertion des nouveaux arrivants dans leur société d'accueil. Ceci est un sujet brûlant de l'actualité comme en témoignent les reportages télévisuels relatifs aux périlleuses traversées des migrants aux larges des côtes Italiennes afin de gagner l'Europe.

Je suis née au Harem a été écrit par Regina Choga qui a son actif trois autres romans *Derrière les barreaux d'or* 2012 *L'Oasis Interdite* 2012 *Derrière le voile des larmes* 2012, des titres très évocateurs. Cet article propose donc une analyse de l'articulation migritude-errance identitaire - errance de l'imaginaire littéraire.

En guise de la définition de migritude

Le concept de "migritude" se construit sur le mode de celui de négritude ; l'enjeu de la nomination étant de remotiver la notion initiale en substituant le sème "immigrante ou migration" au sème "nègre ou noir". Dans le discours critique selon Liambou (2016) c'est Jacques Chevrier qui a proposé la notion en 2004. Dans son ouvrage *Littératures francophones d'Afrique noire*, cet auteur approfondit l'appréhension de la "migritude" ; un concept qu'il a introduit dans la critique du roman africain francophone à partir notamment de son article « Afrique(s)-sur-Seine : autour de la notion de "migritude" » (Chevrier(2004), cité par Liambou 2016 : 15) pour désigner la production littéraire des écrivains africains installés en France et dont les œuvres racontent les immigrations contemporaines des Africains dans ce pays et sont, d'une certaine manière, intégrées à la littérature française institutionnalisée. Aussi écrit-il selon Liambou :

Les romans d'apprentissage des années 60, qu'il s'agisse du récit emblématique de Cheikh Hamidou Kane, *L'Aventure ambiguë*, ou bien de la chronique ironique de Bernard Dadié, *Un Nègre à Paris*, nous avaient familiarisés avec le motif récurrent de la confrontation entre l'Afrique et l'Europe. Mais pour les personnages mis en scène dans ces œuvres pionnières il s'agissait avant tout d'une expérience de courte durée, généralement valorisée par l'acquisition d'un diplôme prestigieux ou d'une qualification enviée, aux termes desquels se profilait un retour au pays natal qui n'impliquait aucun reniement des origines [...]. C'est à ce système binaire de valeurs – sagesse et spiritualité africaines d'un côté, rationalité et efficacité occidentales de l'autre – que paraît mettre un terme une nouvelle génération d'écrivains et d'écrivaines, que l'un d'entre eux, le Djiboutien Abdourahman Wabéri qualifiait récemment « d'enfants de la post-colonie », et au nombre desquels on rangera Calixthe Beyala, Daniel Biyaoula, Alain Mabanckou, Bessora, Sami Tchak ou Fatou Diome, cette liste ne prétendant évidemment pas à l'exhaustivité. Toutes et tous, à des degrés divers, et selon une géométrie variable, ont fait le choix de vivre en France – un pays dont ils possèdent le passeport – et s'il est malgré tout logique de les considérer comme des écrivains africains (encore que...), il est bien évident que leur discours se trouve décalé, décentré, dans une mesure où ils se trouvent placés en position d'expatriés par rapport à un

continent qu'ils ont quitté (volontairement ou non), que peut-être ils n'ont pas connu sinon par ouï-dire, et que, d'autre part leur volonté de s'intégrer à la société française est manifeste, même si cette société n'a pas encore pris la juste mesure de la diversité ethnique, religieuse et culturelle dont elle est désormais tissée. À l'époque héroïque de la négritude, exaltant sous la houlette du poète-président Léopold Senghor les valeurs des civilisations noires, a donc succédé un autre temps, le temps de la "migritude", un néologisme qui veut signifier que l'Afrique dont nous parlent les écrivains de cette génération n'a plus grand-chose à avoir avec les préoccupations de leurs aînés. (Chevrier, cité par Liambou 15-16)

Comme il ressort de cette description de Chevrier, la notion de "migritude" d'un point de vue socio discursif, s'attache à des personnages qui voyagent dans la post-colonie. La "migritude" s'inscrit aussi dans la perspective d'une assumption, par l'ancienne puissance coloniale (la France) des hybridités entraînées par son expansion coloniale. Ce néologisme soulève à cet égard la problématique des contextes d'énonciation d'une écriture africaine de voyage. Du point de vue littéraire, Chevrier conçoit la "migritude" comme un changement de perspective dans le discours littéraire des auteurs originaires d'Afrique francophone ; une nouvelle orientation qui prend appui sur le contexte dans lequel cette littérature s'énonce. Les thèmes les plus prédominants de cette écriture émergente sont, selon Chevrier, la peinture d'un espace africain en proie à une indigence matérielle des populations opposée au luxe insolent des détenteurs du pouvoir politique ainsi que la représentation d'une Europe hostile à l'accueil des migrants venus du Sud sans pour autant faire montrer de complaisance dans la description des milieux d'Africains expatriés. À cet égard, le critique constate que :

Le continent que quittent désormais les personnages mis en scène par les romanciers contemporains n'est plus en effet l'Afrique de Samba Diallo, dans laquelle l'individu vivait en étroite communion avec son environnement humain et naturel, mais une jungle dominée par l'arrogance des puissants, et de plus en plus cruelle à l'égard des laissés-pour-compte de la société (Chevrier cité par Liambou (17)

Onyekwue définit aussi la migritude comme : « Un mouvement ou une doctrine caractérisée principalement par l'immigration et l'identité dans l'imagination des écrivains ressortissants des pays non seulement en Afrique noire francophone subsaharienne mais aussi en Afrique tout court qui (« Migritude » 151) Cette citation ajoute comme déjà expliqué que la migritude a à faire avec la migration, l'attitude et les expériences des immigrés aussi bien que les écrivains qui démontrent ces expériences dans leurs œuvres. Elle identifie l'identité comme un aspect important de la migritude et voilà ce que nous voulons faire sortir dans cet article.

En outre, Onyemelukwe et Odeh pensent que la migritude est comme un humanisme du XXI^e siècle quand elles traitent les écrivains de la migritude dans leur article « La migritude : un humanisme du XXI^e siècle. » notre roman étant un roman de XXI^e siècle semble aussi avoir un 'visage' humaniste.

Vie et œuvres de Regina Choga

Regina Egbeme Choga est née en 1976 à Lagos, au Nigeria. Avec sa mère allemande, elle a passé son enfance et sa jeunesse dans un harem chrétien. Elle est décédée à l'âge de 27 ans. Ses trois livres se sont vendus à des millions dans le monde. Juillet 2013 marque le dixième anniversaire de sa mort. Ses œuvres incluent: *Derrière les barreaux d'or 2021*, *L'Oasis Interdite 2012*, et *Derrière le voile des larmes 2012*.

Résumé de l'œuvre

Je suis née au Harem est un roman autobiographique de Regina Egbeme Choga qui est aussi le protagoniste et aussi la narratrice du roman. Au cours d'un voyage au Nigeria, la mère de la narratrice, une Blanche, est tombée amoureuse de David Egbeme, riche exploitant agricole qui possédait un harem et dont elle a accepté de devenir la trente-troisième épouse. Choga vécu une enfance heureuse et insouciant derrière les murs du harem, protégée du monde extérieur. Les femmes et les enfants de son père formaient une grande famille où tout le monde s'aimait et s'entraidait. Mais, à seize ans, sa vie s'est trouvée bouleversée lorsque son père, affaibli par la maladie, l'a obligée à se marier. En butte à un homme infidèle et violent, elle n'a eu d'autre choix que de fuir avec son fils. Ce livre est une histoire vraie d'une femme décidée à se battre et à sauver son enfant, un témoignage qui est aussi un appel au respect des femmes, de leur dignité et de leur intégrité. Le roman contient 28 Nouvelles.

Les romans de la migritude

Deux caractéristiques majeures des romans de la migritude selon Liambou sont qu'ils touchent les personnages africains vivant à l'étranger et leur contexte d'énonciation de cette littérature est celui notamment de la société de globalisation qui se caractérise par un rétrécissement de l'espace planétaire, avec pour corollaire l'émergence de nouvelles médiations. Les romans de Daniel Biyaoula et de Calixthe Beyala que Liambou(17) cite en exemples, abordent les questions liées aux mésententes, félonies ou même escroqueries au sein des communautés africaines immigrées. Dans le roman *Agonies* de Daniel Biyaoula, les tentatives de se rassembler au nom du continent et de ses problèmes n'aboutissent qu'à envenimer les relations déjà malsaines entre Africains de Parc-ville, cette banlieue française où Biyaoula situe l'intrigue de son roman. Dans *Les Honneurs perdus* de Calixthe Beyala, le trésorier de l'association montée par Ngaremba afin d'aider les enfants malades en Afrique s'enfuit avec la caisse après une quête fructueuse organisée sur la place publique (Beyala 304, cité par Liambou 17).

Dans les romans de Daniel Biyaoula et de Carmen Husti-Laboye, ces phénomènes de rapports fratricides peuvent en outre s'attacher à l'éclatement de la cellule familiale ou à l'émergence de l'individualisme. Il peut aussi en résulter une dispersion de repères du personnage, une difficulté postcoloniale à délier l'identité individuelle de l'identité nationale, surtout pour les personnages vivant ce paradoxe en situation d'exil. A cet égard Liambou a relevé la prolifération (18) de personnages dont l'émigration entraîne un

déséquilibre mental les confinant parfois au suicide ou à des comportements déviants. Les figures d'alcooliques, de prostituées, de gigolos ou de fous qui prolifèrent dans les romans de mobilité contemporains sont sans doute la conséquence de ce processus de désintégration. Ainsi, les personnages voyageurs sont presque toujours solitaires. Liambou rapporte Fatou Diome (*Le Ventre de l'Atlantique*) présenter ces situations conflictuelles entre l'individu et la collectivité, à commencer par sa famille dans la majorité de ses œuvres. Dans son roman *Le Ventre de l'Atlantique*, la narratrice mesure le degré de l'incompréhension définissant ses rapports avec les siens du fait surtout que Salie réside en France. Son rapport avec les femmes de la communauté insulaire de Niodor, le village natal de la narratrice de ce roman, est tissé de gênes, de sous-entendus et de défiance :

Les femmes ne m'invitaient pas souvent dans leur monde ; aussi ne partageais-je pas trop leurs activités. Même pour fêter mon retour, en dehors des finances elles ne m'associaient guère aux préparatifs. Je n'étais pas partie avec elles couper du bois pour le feu ; elles ne m'avaient pas appelée lorsqu'elles étaient sorties à l'aube. Je les avais entendues, mais je ne m'étais pas levée. Elles savaient que je n'aurais pas voulu y aller et je savais qu'elles n'auraient pas voulu que je vienne. C'était un accord tacite. Ma présence les dérange. (Diome, cité par Liambou, 18)

Bien que Salie mette cet isolement sur le compte de son inclination aux activités intellectuelles comme la lecture et l'écriture ; ce qui en soi contraste avec les travaux domestiques que ses consœurs affectionnent principalement, c'est surtout son émigration qui accroît la rigidité du mur la séparant de celles-ci. Son demi-frère Madické le lui rappelle d'ailleurs, lorsqu'il la traite d'"Européenne" et d'"individualiste". (Liambou, 19). Evoquant dans la même perspective, Liambou parle d'Amedée, le personnage émigré dont se remémore le narrateur du roman *Mémoires de porc-épic* d'Alain Mabanckou. Honni par sa communauté villageoise de Séképembé à cause de son air de supériorité ainsi que de ses lectures de romans, dont il ramène par ailleurs des cartons à l'occasion de ses retours au village en saison sèche, Amedée est ensorcelé par Kibandi, le malfaiteur du village avec qui l'émigré s'est montré particulièrement condescendant (19).

Cette petite revue nous a présenté quelques cas de figure des romans de la migrature et des thématiques sur lesquels se penchent ses romans. *Je suis née au Harem* évoque la question migratoire vers l'Afrique.

Repérages des aspects inhérents à l'écriture du voyage et de l'errance identitaires dans *Je suis née au Harem* de Choga

La question de l'errance identitaire : Le piège de la polygamie

Une bavaroise (de confession chrétienne) quitte son pays pour l'Afrique dans le cadre d'un projet de développement agricole en collaboration avec un riche exploitant agricole du Nigeria.

Et c'est à l'occasion d'une de ces réceptions qu'ils ont dû faire la connaissance de mon père (le riche exploitant agricole). D'après maman (de la narratrice), David Umokoro - c'est ainsi qu'il s'appelait - avait la prestance d'un seigneur. Mais il était aussi très attentionné et bien

trop modeste pour se vanter de sa réussite.... Il n'a pas hésité à se confier à lui sur son travail. (JNH:39)

Dès leur première rencontre, David avait marqué la mère de la narratrice. Cette situation allait s'amplifier avec sa visite au Harem. C'est la visite sur invitation au Harem qui devient la goutte d'eau qui déborde le vase. La mère du personnage -narratrice raconte sa première fois au Harem quand elle dit

Le chauffeur m'a conduite au compound où ton père m'attendait. En découvrant son univers, j'en suis restée bouche bée. Cet énorme complexe avec ces nombreuses maisons, cette opulence et puis cette nonchalance avec laquelle il évoluait au milieu de tous ces gens qui lui étaient dévoués corps et âme ... Mais ce qui acheva de m'impressionner, c'est l'accueil chaleureux que les femmes me réservèrent. Elles étaient si gentilles, si détendues et naturelles, et il émanait d'elles des ondes si positives. Au début, je ne savais pas qu'elles étaient toutes ses épouses. Je n'aurais même pas pu l'imaginer une seule seconde. Juste après mon arrivée, nous nous rendîmes dans le bâtiment principal. Là, les femmes se mirent à chanter. L'ambiance était incroyablement festive. Tout le monde tapait dans les mains et cela se prolongea jusqu'à tard dans la soirée. C'était la première fois que j'étais témoin d'une telle joie de vivre. (JNH 44)

À écouter ce témoignage, on sent que la mère de la narratrice a trouvé le goût et la joie de vivre dans cet environnement qui, pourtant de loin, laisse penser à l'oppression, à la domination masculine et même à l'abus. Même au sein de sa famille en Allemagne la mère de la narratrice n'avait éprouvé une joie si immense, N'était-elle pas d'ailleurs mise dehors par sa propre famille ? Mais là voici dans un environnement humain, certes très démarquée du point de vue identitaire mais accueillant. En Afrique ou du moins là où elle se retrouve, c'est le vivre ensemble, l'esprit communautaire, du partage et du respect de l'autre. tel qu'elle remarque chez David :

Ce qu'il disait me plaisait. Il était question du respect des autres, de la vie en communauté, de l'égalité entre les êtres. Pas une seule phrase à laquelle je ne souscrive sans réserve. Ensuite, il distribuait de la nourriture aux enfants des familles pauvres. J'avais entre-temps eu le loisir d'observer la misère qui sévissait à Lagos et je voyais enfin quelqu'un qui agissait, qui aidait et qui partageait avec les nécessiteux (JNH 45)

À cela, il faut ajouter autres choses au sujet des femmes du Harem, comme le disait la narratrice :

Et puis il y avait les autres femmes, dont certaines avaient l'âge de notre mère, Patty et Félicitas par exemple, avec qui elle sympathisa tout de suite et qui ne tardèrent pas à l'intégrer à leur vie de tous les jours. Maman, qui adorait les travaux manuels et le bricolage, se montra enthousiaste et commença bien vite à mettre la main à la pâte. Comme de son côté elle maîtrisait certaines choses que les autres ignoraient, un petit cercle se constitua, qui fonctionnait d'ailleurs même sans papa David, bien que celui-ci en restât le centre (JNH 45)

La plénitude de ce moment dans la nouvelle vie de la mère de l'héroïne a été résumée par Amara qui était l'amie la plus proche de la mère de la narratrice lors du mariage entre la mère de Choga et David Umokoro et elle disait en ces termes :

Quand j'avais fait la connaissance de ta mère, à peine un an plus tôt, elle était plongée dans une grande tristesse. Et là, je la voyais aux côtés de cet homme si noble, rayonnante comme une reine. Dans son regard brillait cette même flamme que l'on retrouve chez les jeunes femmes qui ont atteint la première étape décisive de leur vie. Son voile blanc était orné de fleurs colorées et elle portait sur les épaules un châle brodé de fil d'or. En voyant tes parents danser ensemble, je compris que tout le poids du passé s'était dissipé. (JNH 45)

Cette joie retrouvée a été amplifiée par la présence de ses amies du Harem avec elle avait sympathisé avant de devenir leur coépouse. Elle trouvera en celles un soutien sans faille comme nous l'indique la narratrice :

Les amitiés que ma mère avait tissées avant son mariage se révélèrent un soutien précieux. Maman Patty et maman Félicitas l'aidèrent à aménager ses appartements. Elle était devenue et allait rester l'unique Européenne du harem. (JNH 48)

Contrairement à certains personnages dans les œuvres de la migritude, la mère de la narratrice a su s'adapter à son milieu d'accueil, qu'elle n'a d'ailleurs jamais trouvé contraignant malgré son origine occidentale où la polygamie n'est pas vu d'un bon œil.

Aussi, elle n'a point été victime de rejet ou de discrimination dans ce milieu. Contrairement à la narratrice du *Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome, elle a plutôt été accueillie à bras ouverts par les autres femmes de David et par la suite, lorsqu'elle était devenue leur coépouse mais rien n'avait changé. Elles avaient continué à la respecter et à avoir de l'estime pour elle.

Ensuite, elle s'assure que même après la mort de son mari, les femmes du Harem étaient restées chez elles. En ce sens, elle a perpétué l'œuvre de son mari pour montrer son attachement à la vie communautaire dans le Harem.

Pour la mère de la narratrice l'errance identitaire est le passage d'une culture à l'autre d'une identité à l'autre. On assiste à une assimilation dans la culture du milieu sans réserve. De sa situation de produit d'une culture occidentale, elle passe une culture et une identité africaine. Par exemple, la messe du dimanche chez elle en Allemagne n'est pas la même que celle du Nigeria. Mais elle s'adapte très rapidement. Dans son pays d'origine, elle était la seule femme de son mari, mais la voila qui partage un mari avec trente-deux autres femmes. Aussi, à cause de son exposition au monde hors du Compound, elle est très écoutée des femmes du Harem. Elle était le hub du savoir du Harem, animant des classes d'apprentissage pour les autres femmes. Enfin, elle s'est érigée en gardienne du Harem après la mort de son mari, une sorte de *Reine des Queens*, une sorte de *Grand Royale* pour prêter le terme de Cheik Hamidou Kane. De son statut de femme au foyer, elle se propulse pour représenter la femme africaine à l'instar de Dama de la Grande famille des forgerons dans *L'enfant Noir* de Camara Laye.

Errance et imaginaire littéraire

L'imaginaire est la force de l'écriture. Chaque romancier essaie de créer son récit en puisant sur un imaginaire. Dans *Je suis née au Harem* on peut essayer de faire un repérage des éléments du récit qui relèvent de l'errance de l'imaginaire littéraire.

Migration vers l'Afrique, destination Nigeria

Si certains romans des années 60 racontent l'aventure du voyageur africain et les Péripéties inhérentes à sa découverte de l'Occident, d'autres insistent sur l'apprentissage en mettant en scène des personnages d'adolescents africains voyageant dans la perspective d'une formation intellectuelle. La dimension d'apprentissage est en effet au cœur des œuvres comme *Dramouss*, *L'Aventure ambiguë* ou *Kocoumbo, l'étudiant noir*.

L'Europe, dans l'entendement africain, n'est cependant pas qu'un espace où le personnage africain rêve d'assouvir ses besoins matériels ; elle renvoie aussi à une histoire commune: l'arrivée des explorateurs en terre africaine ainsi que le départ des troupes africaines pour les guerres européennes couramment appelées "mondiales" ou encore, en ce qui concerne notre époque les politiques d'immigration rigoureuses ainsi que les reconduites aux frontières ou les vols charters pour les ressortissants du Sud. Alain Mabanckou dans le *Verre Cassé* relate ce cas d'espèce.

Mais l'immigration peut aussi aller en sens inverse, c'est-à-dire de l'Europe vers l'Afrique comme c'est le cas dans *Je suis née au Harem*. Les parents Allemands de la narratrice voyagent en Afrique à la faveur d'un boum pétrolier qui attisa un investissement dans le domaine de l'Agriculture communément appelée "Operation Feed the Nation" C'est dans la Nouvelle une 'Bavaroise en Afrique' que nous faisons la connaissance de l'origine de la famille de la mère de la narratrice

Le nom de famille allemand de notre mère Hofmayer. Elle est née en 1933 en Bavière, où elle a vécu dans une ferme située entre Rosenheim Traunstein. Lorsqu'elle est arrivée pour la première fois en Afrique, elle n'avait encore jamais quitté son pays natal. Elle avait quarante et un ans et était mariée depuis seize ans à Bruno, son premier et jusque - là, seul amour. Elle ne connaissait presque pas un mot d'anglais (JNH 33)

Elle débarque en Afrique comme Kocoumbo l'étudiant noir dans un monde pour lequel elle n'a aucune connaissance mais à la différence de Kocoumbo, elle ne parle pas la langue autochtone. Tel était ainsi le point de départ d'une aventure qui allait déboucher à la naissance de la narratrice dont l'écriture qui fait l'objet de notre attention dans cette étude. Vers la fin de l'année 1974, papa a eu vent d'un projet consistant à créer en Afrique un centre de formation aux métiers de la brasserie. Au Nigeria, un pays dont mes parents ignoraient jusqu'à l'existence. À l'époque, ils étaient très absorbés par leurs propres histoires. Peut-être est-ce d'ailleurs à cause de cela qu'ils n'ont pas fait trop d'efforts pour me persuader de les accompagner. Mais je pense plutôt qu'ils ne savaient tout simplement pas à quoi s'attendre (JNH 39)

C'est suite à ce voyage avec son mari qu'elle a eu la rencontre d'une certaine Amara la guérisseuse de sa dépression qu'elle fit la connaissance de David Umukoro, un riche exploitant agricole qui finit par lui confier sa ferme et qui finit par la marier.

Nature du récit : Aller-retour entre l'Afrique (Nigeria) et l'Allemagne

L'errance de l'imaginaire littéraire dans *Je suis née au harem* est caractéristique du récit qui se déroule tantôt en Afrique tantôt en Allemagne mais aussi marqué par des allers retours au *compound*. Le récit s'ouvre avec l'arrivée de l'Allemagne de la demi-sœur de la narratrice qui vient la première fois en Afrique comme c'était le cas de sa mère avant elle. Elle était arrivée pour voir sa mère de laquelle elle était séparée depuis presque vingt-cinq ans. Malheureusement elle arrive alors que les obsèques de la mère étaient en cour dans le Harem. C'était le plus grand choc de sa vie car elle s'attendait à voir sa mère à l'aéroport déjà. Cette arrivée constitue le deuxième déplacement Allemagne-Afrique. Elle a eu un accueil chaleureux et c'était l'occasion pour elle de découvrir le fameux harem. Cette arrivée est signifiante du point de vue du récit car c'est de Magdalena que nous avons la connaissance sur l'histoire de la famille de la défunte mère. Mais aussi les raisons ont motivé le voyage en Afrique de sa mère et de son père. D'autres aspects du récit racontés par Magdalena, surtout ce qui se passait au Nigeria avant la naissance de la narratrice lui était transmis par écrit par sa mère. De la toute première nouvelle qui est 'La sœur inconnue' le récit nous est présenté en duo comme les deux faces d'une même pièce où à tour de rôle les deux sœurs égrènent, chacune de son côté, l'histoire de leurs parents. Mais à la fin de la nouvelle 'Une Bavaroise en Afrique' le contrôle du récit revient enfin totalement dans la main de la narratrice et Magdalena devient l'audience. A l'instar du lecteur, elle voulait savoir :

À mon avis, lorsqu'elle a commencé à travailler pour lui, il n'y avait pas encore de sentiments entre eux. Comme tu l'as dit toi-même, elle était très croyante, et je suis convaincue qu'elle était fidèle à ton père. Ce n'est pas ton opinion ?

- Si, tu dois avoir raison. En tout cas, papa n'a pas dit le contraire. D'après lui, il y a eu une conjonction de facteurs, mais il n'a pas su expliquer clairement lesquels. Du moins pas à moi.
- Si tu veux, je peux te raconter l'histoire de mes parents telle que je l'ai perçue, proposai-je à ma sœur jusqu'à la fin du roman. Mais toutefois l'errance de l'imaginaire subsistait dans le récit notamment dans la nouvelle Un petit coin d'Allemagne. Ici la narratrice exprimait tant son désir d'aller en Allemagne qu'elle décida de préparer un coin verdoyant de Marguerittes, une variété de fleurs qu'on trouve en Bavière. Alors, sa mère lui promit de lui rapporter un carton rempli de graines de son retour d'Allemagne où elle était allée pour régler la question d'héritage. Ce fut fait, de retour, sa mère lui apporta les graines qu'elle semença. L'herbe poussa et Choga en fut fière. Malheureusement, elle tomba malade et personne n'était là pour arroser ses fleurs qui finissent par jaunir sous l'effet du soleil avant d'être achevées par les chèvres.

- J'aimerais bien la connaître. Comme ça, je pourrai peut-être enfin comprendre comment une Bavaroise a pu tomber amoureuse d'un maître de harem africain. Cette dernière phrase prononcée, Magdalena garda le silence et m'écouta (JNH 42)

A partir de la nouvelle "La trente troisième femme de mon père" le récit bascule dans la main de Regina Choga qui lui fait part de l'histoire du mariage de leur mère, la vie au harem et la vie de la narratrice, notamment son mariage, sa fuite du harem, la bataille qu'elle a menée contre la maladie et pour sauver son fils.

La morale de l'œuvre

En parcourant l'œuvre de Regina Choga, on découvre une certaine transition ou errance identitaire ou qui implique la mère de la narratrice. Malgré son identité chrétienne occidentale, elle n'hésite pas à accepter de devenir les trente troisième femmes de David Umokoro. Ceci est un choc culturel qui est le résultat des rencontres de cultures et c'est ça la force de la migration et de l'errance identitaire. Cette insertion culturelle s'est passée de façon harmonieuse pour la mère de la narratrice. Mais sa famille d'origine ne l'a pas gobée car elle était considérée comme une femme 'infidèle'. Cette posture montre que le problème de la polygamie ne se limite pas au monde musulman, surtout au nord Nigeria où cette pratique est encouragée par l'Islam. Elle est la preuve de l'influence du milieu sur la personne. Rien ne prédisposait la mère de la narratrice à embrasser la polygamie et se retrouver dans un harem. Mais l'environnement dans lequel elle s'était retrouvée a été un catalyseur. Donc la question de la migration et l'insertion dans un environnement culturel différent dépend de beaucoup de facteurs. Le rejet est souvent synonyme de réaction négative qui peut avoir toute sortes de manifestations comme les figures d'alcooliques, de prostituées, de gigolos ou de fous qui prolifèrent qui sont sans doute la conséquence de ce processus.

Si son intégration au milieu a été sans problème, il n'est pas de même pour sa fille qui a pourtant grandi dans ce même environnement polygame du Harem qu'elle appréciait tant. Mais Choga a eu la malchance d'être mariée à papa Felix, un homme violent. Son adaptation au milieu polygamique n'a pas été une réussite. Donc la réussite de la mère n'est pas une garantie du succès de la fille puisque les hommes diffèrent dans leur caractères intrinsèques. Certes David Umukoro n'était pas un homme parfait mais il a tout de même su maintenir un comportement décent à l'égard de ses nombreuses femmes contrairement à Felix.

Conclusion

En écrivant *Je suis née au Harem*, Regina Choga voudrait partager son expérience et par là lancer un cri de cœur pour mettre fin à la souffrance de la femme. Certes, sa mère était déjà mature lorsqu'elle a pris sa décision d'embrasser la polygamie qui est une identité inconnue d'elle. C'est sans doute cette maturité qui a rendu facile la transition d'une identité à l'autre. Elle a accepté cette identité sans aucune réserve puisqu'elle ne voyait aucun inconvénient. Mais Regina, quant à elle, a vécu la « séclusion » dès son jeune âge et ne connaît d'autres

cieux que ceux du Harem comme d'ailleurs la majorité écrasante des femmes et filles du Harem. Donc, il faut garantir les droits fondamentaux aux femmes pour leur éducation et leur autonomisation. Il faut aussi quelques actions concrètes de la part du gouvernement. Au Nigéria où la scène de ce roman se passe, il est conseillé aux divers échelons de gouvernements (fédéraux, étatiques et locaux) de créer des mesures comportant des droits des femmes qui peuvent protéger ces dernières. L'Assemblée nationale doit promulguer des lois visant à protéger les femmes et les jeunes filles d'abus tels que la « séclusion », le manque du droit à une éducation et l'atteinte à leur intégrité physique. Ces problèmes sont de plus en plus croissants surtout à cause de nombreuses personnes déplacées internes à causes des conflits et de l'insécurité un peu partout dans le pays. Beaucoup de femmes ont perdu leurs maris et sont devenues vulnérables.

Références

- Ali-Ashna. (2019) "Migritude: Migrant structures of feeling in a Minor Literature of Globalization." CUNY Academic Works https://academicworks.com/edu/gc_etds/322. retrieved 25/5/2023
- Beyala, C. (1996) *Les Honneurs perdus*, Paris, Albin Michel.
- Biyaoula, D. (1998) *Agonies*. Paris, Présence Africaine.
- Chevrier, Jacques. (2004) « Afrique(s)-sur-Seine : autour de la notion de "migritude". » dans *Identités littéraires*, Notre Librairie, no 155-156, juillet-décembre 2004, pp. 96-100.
- ... *Littératures francophones d'Afrique noire*, pp. 159-160.
- Choga, Regina Egbeme. (2005) *Je suis née au Harem*. Paris : Editions France Loisirs,.
- Dadié, Bernard. (1959) *Un Nègre à Paris*, Paris, Présence Africaine.
- Diome, Fatou. (2003) *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne-Carrière, p. 182.
- Husti-Laboye, C. (2009) *La Diaspora postcoloniale en France*. Différence et diversité, Limoges, P.U. Limoges.
- Liambou, Ghislain Nickaise. (2016) « L'écriture du voyage dans le roman africain roman africain francophone contemporain ». Thèse de Doctorat, Université de l'Ontario. <https://ir.lib.uwo.ca/etd>
- Mabanckou, Alain. (2005) *Verre Cassé*. Paris, Le Seuil.
- ... (2007) *Mémoires de porc-épic*. Paris : Editions du Seuil
- Onyemelukwe, I. M. (2015) « Migritude : Nouvelle direction de la littérature africaine » dans *New Perspectives in African Literature and Criticism*. 1st Ed. Zaria : Department of French, ABU, Zaria.
- Onyemelukwe, I. M, Odeh P.A (2018) " La migritude : un humanisme du XXIe siècle. *Nsukka Journal of Foreign Languages and Literary Studies*. No. 1, July, 2018.
- Waberi, Abdourahman. (1998) « Les enfants de la post colonie. Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire » dans *Notre Librairie* no. 135, Septembre-Décembre 1998, pp. 8-15.
- <https://read.dukepress.edu/tle-minnesota-review/>. . . 2020 retrieved 25/5/23
- <https://la-plume-francophone.com/2010/06/05/litteratures-de-la-migritude>. retireved 26/5/2023.